



39º. ENCONTRO INTERNACIONAL DO COMITÉ DE TRADUÇÃO E DIREITOS LINGUÍSTICOS

28 de Março a 1 de Abril de 2007 – Bled (Eslovénia)

39. MEDNARODNO SREČANJE PISATELJEV

Première table ronde

Langues menacées – Cultures en voie de disparition

La couleur des oiseaux: éloge de la diversité

Dans un très beau chapitre de *Le Cru et le cuit* (1964)¹, Claude Lévy-Strauss nous rapporte plusieurs versions de mythes sud-américains, concernant «la couleur des oiseaux», dont l'une des plus frappantes est d'origine guyanaise: un jour, "les hommes et les oiseaux s'allièrent, pour détruire le grand serpent d'eau qui s'attaquait à tous les êtres vivants. Mais les combattants, pris de peur, s'excusaient les uns après les autres. Enfin, le cormoran osa plonger, et blessa mortellement le monstre qui se tenait au fond de l'eau, enroulé autour des racines immergées d'un arbre énorme. En poussant des cris terribles, les hommes parvinrent à sortir le serpent de l'eau, l'achevèrent et le dépouillèrent. Alors le cormoran revendiqua la peau pour prix de sa victoire. «Tu n'as qu'à l'emporter» – lui dirent les chefs Indiens. Le cormoran fit signe aux autres oiseaux. Ils foncèrent, ensemble, chacun saisissant un coin de peau dans son bec, et ils s'élevèrent avec elle. Vexés et furieux, les Indiens sont devenus, depuis lors, les ennemis des oiseaux. Cette peau avait des couleurs merveilleuses et elle s'ornait de dessins comme personne n'en avait jamais vu. Ils convinrent que chacun garderait le bout qu'il tenait dans son bec. Dès que chaque oiseau fut nanti du morceau auquel il avait droit, le miracle se produisit: jusqu'alors, tous étaient sombres, et voici qu'ils devinrent tout à coup de toutes couleurs... Au cormoran qui avait tout fait, il ne resta que la tête, qui était noire. Mais il se déclara satisfait".



Ce mythe, qui s'avère une «admirable leçon d'ethnozoologie» (Lévi-Strauss)², met au jour la perte du lien entre l'ordre social et l'ordre naturel et côtoie la fable par le biais d'une discrète moralité. La fable prête au cormoran les qualités dont les Indiens sont dépourvus. Ce sont eux qui incarnent les défauts de l'homme universel: ces défauts mêmes qui expliquent le côté pervers de tout système social, en dépit de la différence de mœurs; l'exploitation et le mépris de l'autre qui est jugé inférieur ou "différent".

Nous connaissons le lot de litanies sur une Union Européenne bienheureuse, soutenue par un méga-projet économique où le mécanisme de marché ignore la solidarité entre les riches et les pauvres, risquant de détruire les dernières mailles, de plus en plus fragiles, d'une cohésion sociale qui semblait être la pierre de touche du rêve européen. Quand la rationalité se réduit à la technique et à l'instrumentalité, au nom de l'efficacité et du rendement, on peut donc se demander quelle est la place réservée à l'humanisme dont elle est l'héritière. Où est la tolérance et la clairvoyance de l'esprit encyclopédiste, qui défendait la diversité des langues et des cultures, contre le fanatisme, l'esprit de secte et la pensée unique? Ne faudrait-il pas, aujourd'hui, un «Petit Dictionnaire», à l'usage des bureau-eurocrates, avec les concepts-clés du projet humaniste de l'Encyclopédie, adaptée à ces temps nuageux, où nous nous éloignons, tragiquement, de cette merveilleuse *paideia* du XVIIIème. siècle, nourrie par l'idéal de la fraternité, le respect de la nature et des différences linguistiques et culturelles? Octávio Paz n'a cessé de nous mettre en garde contre les dangers de «l'Empire totalitaire», dans un recueil d'essais dont le titre métaphorique, *Tiempo Nublado*³, ouvre sur la réalité conflictuelle de notre monde actuel, dont la globalisation a un côté grisâtre et déroutant.

Dans la grande famille des langues romanes, le portugais – langue-soeur du galicien⁴ – et l'espagnol sont les langues les plus parlées dans le monde. Le portugais, qui a survécu comme langue véhiculaire dans les cinq continents où les colonisateurs portugais sont un jour arrivés, est aujourd'hui l'anneau le plus vif d'une chaîne d'échanges de nature commerciale, éducative, culturelle, entre plusieurs peuples et pays – Brésil, Angola, Mozambique, Guiné-Bissau, São Tomé-et-Principe, Cap-Vert, Goa, Timor Lorosae. Grâce à tous ces pays – du plus ancien au dernier-né – chacun deux contenant en soi des langues et des cultures indigènes vitales – on est en face d'une



réalité qui nous habilite à comprendre la grande Utopie d'un Empire de l'Esprit, rêvé jadis par le missionnaire jésuite António Vieira, emprisonné et jugé par l'Inquisition en conséquence de son refus d'imposer la foi aux indiens du Brésil par la violence et devenu son porte-voix devant l'églice et la couronne portugaises. La leçon de maître d'António Vieira a retenti chez un des plus grands poètes du XXème. siècle, Fernando Pessoa, au point qu'il imagine le Portugal comme la face d'une jeune Europe, bien aimée de Zeus, qui arrête son regard sur «l'Occident, futur du passé». Autant vaut dire que la vocation européenne de ce petit pays tourné vers la mer a subi l'épreuve du grand détour de la traversée de l'Atlantique.

Nous connaissons bien le rôle joué par les poètes, les romanciers, les chanteurs, les musiciens dans la diffusion des cultures créoles. Dans le monde lusophone, quelques noms suffisent pour que le miracle du mélange linguistique et culturel ait un visage: Cesária Évora, Mia Couto, Pepetela... entre beaucoup d'autres. Il est donc temps de nous demander si, dans «l'Europe des projets» il n'y a pas de place pour un grand débat sur le danger de la mort des langues et, avec elles – comme le souligne George Steiner – «des possibilités d'expérience et d'avenir»? L'auteur d'Après Babel va plus loin quand il juge que «l'anglo-américain, la nouvelle lingua franca» à l'échelle mondiale, «est un tapis roulant vers l'avenir, un véritable idiome de l'espoir»⁵, en tant que passe-partout qui ouvre les immenses autoroutes de l'**web**. Et pourtant, aux yeux de quelqu'un qui «a grandi polyglotte», ça coûte le prix de l'anéantissement des différences culturelles qui fera advenir «une monotonie du bonheur»⁶ ^[6] qui ressemblerait à un monde où tous les oiseaux auraient la même couleur. L'ironie de Steiner s'arrête au moment où il nous rappelle que «l'Europe a longtemps écrit en latin et dans chacune de ses langues» et qu'il a choisi d'y rester «pour ne pas renoncer à sa condition multilingue». La littérature récente est pleine d'exemples d'écrivains qui s'expriment dans plusieurs langues, peut-être parce qu'ils ont compris que chacune d'entre elles est l'expression d'une vision du monde et d'une spécificité culturelle.

L'identité de l'Europe s'est construite, tout au long des siècles, dans la diversité linguistique et culturelle. Cette «merveilleuse mosaïque européenne» dont parle George Steiner, qui a résisté aux pires totalitarismes du dernier siècle, est à un tournant décisif de son histoire. C'est le moment de



créer ou de renforcer les liens entre les nations, les régions et les cultures qui semblent plus fragiles à l'égard des pays plus riches et dominants. Le futur de ce vieux continent dépend de cette chaîne de solidarité infinie.

Dans leur immense variété chromatique, les langues de la planète établissent un rapport unique et immatériel avec les choses. Elles sont aussi irremplaçables que les couleurs des oiseaux, parce que l'être du monde est composé de nuance et diversité. Mais le fait inéluctable c'est leur disparition, par milliers, au cours des dernières décennies. Et aussi la destruction programmée de la vie sous toutes ses formes. Il nous faudra donc le sacrifice de milliers de cormorans pour préserver le rêve d'un monde plus humain, plus coloré et plus beau.

Maria João Reynaud

(Professeur à la Faculté des Lettres de Porto - Portugal, essayiste et poète)

22/02/2007

¹ Claude Lévi-Strauss, *Le Cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964, p. 309.

² Id., *ibid.*

³ Octavio Paz, *Tiempo nublado*, Barcelona, Seix Barral, 1998.

⁴ *Troubadours galego-portugais*, Une anthologie. Textes choisis, traduits et présentés par Henri Deluy, Paris, éditions POL, [1987], 1999.

⁵ Entretien avec George Steiner, «La culture contre la barbarie», *le Magazine littéraire*, n° 454, juin 2006.

⁶ Id., *ibid.*